Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 48

Artikel: L'enfance de l'artillerie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180980

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Peti commerço ké to cin, vo cédé lo ditton :

Ke bin tsanté é bin danse
Fâ meti ke poû avance,

dé façon é dé manière ke tota cllia pretintaille avoué son sabbat, a prâu sovin lé ratté âo vintro po sé cutsi.

Cin n'impatsé pa ke sé son dza bailli intré dou âo trai iadzo lo mo po to rinvaiça é po fèré onna granta pellhe, mâ cin lâu z'a fouainna.

Lâi a doû mâi criâvon : vive Trotchu, vive Favre, vive Tsambetta, ma ora ke l'on vu k'on ne lâi baillivé pa de l'ardzin à remollie-mo, vito fau lé déguelhi.

Et por cin, l'an tenu dâi z'assimblliaié, io on certin Fiourince lâu z'a de :

Citoyens! Trotchu, Favre é Tsambetta san ti dâi ristou ke ne vo vouaiton pa pî, fau le fottré bâ; no ne vollien pe min dé monsu, pe min dé retso; ne sarin ti parâi! Ya prâu gran tin k'on teré lo diabllio pai la kûa; à no dé fricottâ! Bravô! bravô! à bâ Trotchu! à bas Tsambetta! vive Fiourince! (Stice sé rechité po laissi parlâ se n'ami Meilliré.)

Meilliré. Citoyens! No z'ai ohiu cin ke no z'a de lo citoyen Fiourince, mâ né pâ lo to ke dé bouaîlâ, fo martsi. No fau tsampâ via clliau findin ke no mînon pai lo nâ, é lé rimplliaci pai dâi noutro. Fiourince saré noûtron sindico é mé voûtron boursier, et vo prometto ke lé z'ardzin rouléron. ... — Bravo! ohi! ohi! à bâ Trotchu! vive Meilliré! vive Fiourince! A la maison dé vela!!

E, toté clliau bourtiâ sin von coumin dâi lâu affamâ kanki'à la maison dé vela, io vo z'inclliauson lo governémin et Fiourince sé chîté din lo fauteu dâu présidin.

L'étâi on bio coû, ne don? Mâ kan lé bravé dzin on vu ti clliau déguelharé ke bouaîlâvon é ke fassion onna chetta d'infer l'on criâ : âi voleû! âi bregand! é dé ti lé carro lé sordâ son arrevâ ke l'on to cin remessi coumin de la pussa.

Dué z'auré apri lo governémin étâi dé frou, é dé toté clliau crapule, né restavé ke kokié dépatolhu ke fassâi pedi dé verré.

Lé Fiourince ke devessai êtré motset? Mâ lo pllie motset dé to étâi Meilliré ke n'a pi djamé z'u on écu nauvo din sa catsetta é ka fresi la pllièce dé boursier dé Paris!!

Ie vo saluo dé kieur.

Voûtron névâu.
Louis Croisier.

Lâpia d'amon Novimbro 1870.

Les oies prussiennes.

Lorsque le roi de Prusse devint prince de Neuchâtel, il ne négligea rien pour gagner le peuple, qui voulait au contraire s'émanciper par une alliance avec les cantons suisses. La noblesse seule travaillait par toutes sortes d'intrigues à asseoir dans le pays la domination du roi, qui flattait beaucoup plus ses mœurs aristocratiques qu'un gouvernement républicain. Ses services furent d'ailleurs bien récompensés. Le peuple a conservé le souvenir d'un trait assez plaisant. L'envoyé prussien, Metternich, avait envoyé deux oies à un petit seigneur neuchâtelois. Celui-ci, très avare, voulant tirer parti de ce présent, en fit vendre une par sa servante. Celle qu'il avait réservée pour lui se trouva farcie d'un rouleau de 100 louis d'or. A la vue de cette trouvaille, notre homme bondit sur sa chaise, sonna sa domestique et l'envoya aussitôt racheter l'oie qu'elle avait vendue. Il était trop tard ; elle avait passé en mains d'un amateur de volaille qui avait su en apprécier les excellentes qualités.

L'enfance de l'artillerie.

Au quinzième siècle, les projectiles employés pour l'artillerie étaient de petites balles de fer ou de plomb grosses comme des amandes. La portée des bouches à feu n'était que de 300 à 400 mètres; portée à peu près égale à celle des arcs et des arbalètes. En France, où l'art de fabriquer les canons était moins avancé que dans les autres pays, les bouches à feu ne lançaient que des flèches de fer, en forme de pyramide quadrangulaire ; leur portée n'égalait même pas celle des engins de l'ancienne balistique ; elles n'avaient d'autre avantage sur ces dernières machines que d'effrayer les chevaux par le bruit inusité de la décharge. Les pointes de flèches de fer que lançaient les canons étaient fixées, près de chacune de leurs extrémités, dans des rondelles de cuir qui centraient la flèche dans l'âme de la pièce.

La règle des artilleurs de ce temps était de prendre une charge de poudre supérieure au poids du projectile. Ils pensaient que plus la charge de poudre est forte, plus grande est la portée du projectile. Une forte proportion de poudre non brûlée était projetée avec le projectile et brûlait à l'extérieur du canon sans effet utile. Peut-être cette combustion hors du canon était-elle recherchée à cause de la frayeur qu'elle devait occasionner à l'ennemi.

Voici comment s'effectuait le chargement de la bouche à feu. Le *maître-artilleur* s'assurait d'abord que la pièce était propre ; il y passait l'écouvillon ; ensuite il dégorgeait la lumière avec une épinglette de fer. Cela fait, il puisait la poudre renfermée dans des sacs de cuir avec une cuiller de fer dont le manche était proportionné à la longueur du canon, et il introduisait avec précaution cette cuiller pleine de poudre au fond de la pièce, où il la versait. Puis il donnait un coup de refouloir sur cette première charge de poudre. Pendant ce temps, un aide tenait le doigt sur la lumière pour empêcher la poudre de s'échapper par cet orifice au moment de la compression. Le *maître-artilleur* introduisait une seconde charge, puis une troisième, toujours avec l'attention de ne la verser qu'au fond. Alors, avec un bouchon de paille ou de foin, il nettoyait l'âme de la pièce afin qu'aucun grain de poudre n'y restât, qui pût prendre feu par le frottement au moment de l'introduction du projectile. Si le tir devait avoir lieu dans une direction inclinée, de haut en bas, on calait le projectile au fond de

la pièce avec un bouchon de paille. Les bombardes tiraient ainsi de six à dix coups par heure.

Mœurs des anciens Confédérés.

Culte; superstitions.

Les cloches annonçaient le culte; des flots de fidèles se précipitaient vers les églises; sur des murailles extérieures la danse des morts invitait l'âme à se recueillir. Une faible lumière pénétrait dans le temple à travers des vitraux peints; des drapeaux conquis flottaient suspendus à la voûte; sur l'autel brillaient un grand nombre de cierges; l'orgue prolongeait son harmonie, le prêtre célébrait la messe revêtu avec magnificence.

On attachait presque plus d'importance à l'adoration des saints qu'à celle de Dieu même. Au-dessus de tous brillait Marie, la vierge céleste, mère du Sauveur, accomplissant les plus grands miracles à Einsidlen, au canton de Schwytz. Là était sa chapelle, consacrée par des anges descendus du ciel à cet effet, et que respectèrent les flammes alors qu'elles dévorèrent tout à coup l'église et le couvent. Des centaines de pèlerins entouraient son autel. Les confédérés s'appliquaient à l'enrichir; chaque année des villes entières s'y rendaient en pélerinage avec la croix et des drapeaux.

Chaque église, chaque ville, chaque village vénérait un patron qui avait vécu ou était mort dans la contrée. Heureuse la commune qui en possédait une relique! Berne apprit avec beaucoup de tristesse qu'une ambassade envoyée par elle à Saragossse, en Espagne, n'avait pas réussi à obtenir quelque parcelle du corps de St-Vincent.

Non-seulement les églises, les villes et les villages avaient leur saint patron; nul genre de vie, nulle occupation, nul genre de métier, nulle maladie ne pouvait s'en passer. Les artilleurs adoraient Ste-Barbe; les vénériens imploraient Ste-Anne ou le patient Job; St-Sébastien ou St-Roch préservaient de la peste. Comme peu de gens pouvaient entreprendre le long voyage de Jérusalem, vers le sépulcre du Sauveur, on se rendait plus fréquemment à St-Jaques de Compostelle, en Espagne, et aux lieux de pélerinage de la Suisse.

Pour expier ses péchés de cette façon, on mettait un vêtement particulier, on disait en chemin beaucoup de prières et l'on observait un jeûne rigoureux. Des pèlerins étrangers traversaient aussi la Confédération; les plus singuliers vinrent de Rome et de Naples en 1501. Nu-tête et nu-pieds, une chemise de toile attachée sur le corps avec des branches de saule, ils portaient à la main une croix de bois, se nourrissaient d'eau, de pain, de racines et d'herbages, couchaient sur la dure, jeûnaient souvent et déclaraient vouloir finir leurs jours dans ce genre de vie.

Rien de plus nécessaire que ce grand nombre de saints, ces expiations constantes et ces prières; car en tous lieux et sous mille formes diverses, le diable épiait l'âme humaine, cherchait à l'égarer par les séductions de la volupté ou de l'or et à l'amener des sentiers de la vertu dans ses filets. Autrefois rapproché du trône de Dieu, déchu par orgueil, il lui restait de sa gloire première une grande puissance et il en abusait pour la perte des faibles mortels. Quelles jouissances n'attendaient pas ceux qui, à l'heure de minuit, lui promettaient leur âme par un engagement signé de leur sang. Mais quelle fin épouvantable, lorsqu'à l'expiration du temps, avant que la coupe du plaisir ne fut vidée, l'horrible figure apparaissait pour les livrer à des tourments éternels. Le démon communiquait une partie de son pouvoir à de vieilles femmes, les entraînant au péché en ranimant pour les jouissances de la volupté leurs sens émoussés depuis longtemps; alors, au moyen de certaines formules, elles faisaient de longs voyages à travers les airs; en frappant les eaux avec des verges, elles excitaient la grêle; elles reconnaissaient les forces secrètes de la nature. Mais malheur à elles si l'on découvrait leurs relations avec Satan! on les brûlait sans miséricorde.

Nous remarquons dans une biographie du professeur Samuel Chappuis, publiée par le *Chrétien évangélique;* ce curieux passage qui donne une idée de l'opinion du savant théologien sur le protestantisme allemand.

« Nous ne mentionnerons qu'en passant la présence de M. Chappuis à la grande réunion de l'alliance évangélique, à Berlin, en septembre 1857, comme représentant de la section vaudoise. « Le fait de l'assemblée, écrivait-il de cette grande ville, est plus important que les discours qui s'y tiennent. C'est bien de l'alliance évangélique que l'on peut dire que le temple est plus beau et plus édifiant que le sermon. » Ses lettres à Mme Chappuis, auxquelles cette citation et la suivante sont empruntées, sont pleines d'observations sur les hommes et sur les choses. « Les Allemands, dit-il, en général ne savent pas ce que c'est que la liberté religieuse; et il leur faudra du temps pour en venir à la comprendre. Quelques-uns de ceux qui ont parlé là-dessus ont perdu une belle occasion de se taire. »

Nous apprenons avec peine que les personnes chargées de distribuer des livres aux blessés français, en Allemagne, ont été forcées de recourir aux moyens les plus élémentaires pour apprendre à lire à plusieurs de ces malheureux. C'est ainsi qu'un libraire de notre ville a été appelé dernièrement à fournir au comité, chargé de cette œuvre, un nombre assez considérable d'abécédaires.

Le fait est affligeant mais il est vrai.

Puissent les hommes à qui seront désormais confiées les destinées de la France comprendre que l'instruction est la source de tout progrès, et que c'est sur l'ignorance des peuples que se fondent les dynasties et s'assoient les trônes. Les malheurs dont ce pays est le théâtre en sont une preuve malheureusement trop évidente.